Document generated on 08/12/2025 5:56 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Joël Des Rosiers, Geneviève Blais, Marie-Andrée Gill

Rachel Leclerc

Number 162, Summer 2016

URI: https://id.erudit.org/iderudit/82111ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Leclerc, R. (2016). Review of [Joël Des Rosiers, Geneviève Blais, Marie-Andrée Gill]. *Lettres québécoises*, (162), 44–45.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

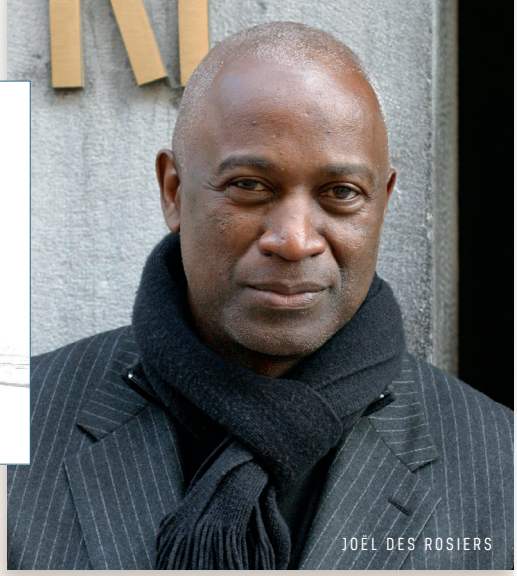
Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

par RACHEL LECLERC

☆☆☆☆

JOËL DES ROSIERS
Chaux
Montréal, Triptyque, 2015, 96 p., 29 $ (papier), 21,99 $ (numérique).


JOËL DES ROSIERS

D'encre et de chaux

Suivant un parcours d'une grande cohérence, Joël Des Rosiers a donné plusieurs recueils de poésie et deux essais depuis la parution de *Metropolis opéra* en 1987. Psychiatre et poète, il nous revient avec *Chaux*, un long poème aussi lumineux que la mer, aussi précieux et mystérieux que le tendre cœur des pierres à chaux.

Voilà un livre d'une rare élégance. Son grand format, sa typographie légère, sa couverture emballée dans un papier transparent amovible, et même la multiplicité du sens poétique : tout invite le lecteur à la contemplation et à la réflexion. C'est un livre à la fois érudit et candide — de cette candeur que doit rechercher tout poète —, écrit depuis le territoire fantasmé de Joël Des Rosiers, né aux Cayes (Haïti) en 1951.

Soutenu par son élégance matérielle, il brille par son unité de ton et nous entraîne dans sa profondeur poétique.

Les cayes : bas-fonds ou petites îles composées de sable ou de corail. Aperçu à vol d'oiseau, le paysage originel apporte sa révélation : les eaux sont le « miroir transparent du langage » (p. 37). Au début donc, il y a la mer ; mais pas n'importe laquelle : c'est la mer qu'on imagine turquoise et diaphane, celle qui offre à l'humain des escales — des cayes — pour sa peine et son besoin de repos, pour apaiser sa soif d'introspection.

Chaux parle d'une réalité géographique avec laquelle nous, gens du Nord, n'avons qu'un rapport touristique. Il est donc naturel que la beauté en surgisse comme un véritable rêve de mer, presque une utopie :

> *s'ouvrent les jalousies / sur un renflement de la côte / un grand voilier immaculé / rompu d'embuement* (sic) */ et de ruades / ses courbes subtiles / galbes / glissant contre les falaises* (p. 75).

UNE LOINTAINE FULGURANCE

Loin des savanes et du vétiver, qui furent la première inspiration du poète, *Chaux* s'est écrit dans la quête d'une trace plus ancienne, antérieure à sa naissance. « C'est la mer qui célèbre l'accès / aux choses irréelles / jusqu'à épuisement des lieux » (p. 38) Le poète a imaginé trois grandes sections pour ce livre qui célèbre son attachement indéfectible aux origines. Les deux premières sont marquées tantôt par la biologie, tantôt par un thème cher à la psychanalyse : celui du voile et de l'apparition-disparition. La dernière partie, *Batteries,* propose une démarche épique, mais pas forcément plus guerrière que les deux autres.

Composé sous le signe de la chaux, cette chaux qui fournit, apprend-on, l'encre des écrits divins, tout le livre est un parfait alliage de foisonnement et de retenue, de mystère et de clarté. Soutenu par son élégance matérielle, il brille par son unité de ton et nous entraîne dans sa profondeur poétique. Ajoutons que Joël Des Rosiers, vivant au Québec depuis l'adolescence, semble puiser son inspiration dans l'absence même du pays d'origine, voire dans sa privation. Anne Hébert a écrit quelque part : « Quand je ferme les yeux, c'est toi que je vois. » Une autre preuve, s'il en fallait une, que c'est dans la distance, dans la mémoire que s'écrit la plus belle poésie.

☆☆☆

GENEVIÈVE BLAIS
La rivière jusqu'aux genoux
Montréal, Poètes de brousse, 2015, 68 p., 16 $.

L'Intruse

Professeure de littérature au cégep, Geneviève Blais en est à son quatrième livre de poésie, tous publiés aux Poètes de brousse, l'une de ces maisons d'édition où l'on trouve la « grande et belle lignée des poètes guerrières du Québec » (4e de couverture). On ne sait pas trop ce qu'est une poète guerrière, mais l'idée est séduisante – bien qu'un tantinet présomptueuse.

À lire ces petits poèmes de Geneviève Blais, je me surprends à penser au célèbre roman de Clarice Lispector, *La Passion selon G. H.*, et à me demander si, comme je crois me souvenir, G. H. a bel et bien ingéré la coquerelle trouvée dans la chambre de sa bonne, un incident qui vaudra aux lecteurs un chef-d'œuvre d'écriture féminine et un incessant tourment philosophique. On pense aussi un peu à Kafka et à sa *Métamorphose.* Encore là, il s'agit de l'angoisse générée par l'emprise animale sur un individu et par la perte de contrôle qui s'ensuit. Et l'on se demande ce que représentent cette fable, ce conte, cette métaphore pour la poète Geneviève Blais. Qu'a-t-elle voulu nous dire ? De quel savoir, de quelle connaissance aura-t-elle voulu munir le lecteur au terme de ce livre ?

La rivière jusqu'aux genoux distille une inquiétude et un mystère qui nous font tourner les pages jusqu'à la fin. C'est l'histoire d'une fille qui pêche au bord de la rivière et qui soudain se retrouve aux prises avec une truite envahissante. « J'ai fini par l'enlever / mon jupon / elle est entrée en moi. » (p. 25) Comment ne pas y voir une affaire de possession sexuelle ? Déjà, on s'inquiète pour ce personnage empêtré dans la broussaille de sa vie. Il vaut mieux être au courant du fait que ce genre d'attentat sur la personne est possible, sinon prévisible : « Les bêtes arrivent et nous sommes ravagés par elles, parfois malgré nous, parfois complètement offerts. » (p. 26)

L'HISTOIRE, LA GRANDE ET LA PETITE

Mais l'auteure nous aura d'abord parlé des « histoires », celles qui « rampent en nous, fraient et nous multiplient » (p. 9). Quelques photos d'archives apparemment prises à l'époque de la Deuxième Guerre mondiale rendent plus évident encore le lien entre l'histoire personnelle et la grande Histoire. Le lecteur est donc légitimé de supposer que ce petit livre déborde du fait divers et de l'anecdote privée pour s'interroger sur la destinée humaine.

Geneviève Blais fait preuve d'originalité et d'un talent certain, ne serait-ce qu'en tenant son pari jusqu'au bout et en nous offrant de surcroît une réflexion mi-poétique, mi-théorique. « Quand les histoires arrivent, nous prenons peur. Des ombres se décuplent, les personnages nous infestent. » (p. 39)

Voilà donc un bel ensemble, sans bavure mais surtout sans fioriture, qui nous sort des chambres et des appartements, nous transporte

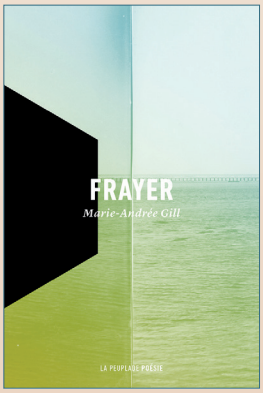
loin des drames intimes. Le personnage de *La rivière jusqu'aux genoux* essaie de tirer un sens de ce qui lui est arrivé, de comprendre pourquoi et comment cette fichue truite a bouleversé sa vie. Blais s'interroge aussi sur la prégnance et l'importance des histoires. « Un infime mouvement tire vers la fin notre histoire qui n'en finit pas, qui n'en finira jamais, qui sera tesson dans la peau d'une autre histoire. » (p. 56)

☆☆ ½

MARIE-ANDRÉE GILL
Frayer
Chicoutimi, La Peuplade, coll. « Poésie », 2015, 88 p., 19,95 $.

Le fardeau de naître

Après *Béante*, pour lequel elle fut finaliste au Prix du Gouverneur général en 2012, Marie-Andrée Gill publie un second recueil de poèmes consacrés à la vie des jeunes et des moins jeunes dans la réserve de Mashteuiatsh. Qu'ils soient amoureux, délinquants, heureux ou désemparés, ils cherchent à guérir du passé et s'interrogent sur le sens de la vie moderne.



Le livre est écrit sous le thème général du *lac* et de la quête de soi. Son titre, *Frayer,* fait bien sûr référence à la fraie des poissons, de la ouananiche en particulier. À la tête de chaque chapitre, on peut lire une phrase — qui semble tout droit tirée de Wikipédia ou de quelque encyclopédie du même genre — sur ce saumon d'eau douce, dont les habitudes de vie se révèlent une inspiration. Ainsi, on apprend que « ouananiche » signifie « Celui qui se trouve partout » ou « Le petit égaré ». Le lac revient comme un leitmotiv apaisant dans cet univers où la chance ne semble pas courir les rues. Perçu comme un refuge et comme un miroir, il constitue peut-être tout ce qui reste de beauté dans cette existence étriquée : « Et le lac, une chance, le lac. » (p. 25)

La poète, décrivant une jeunesse qui fut peut-être la sienne dans la réserve, confirme le mal de vivre des adolescents autochtones et l'abandon dans lequel nous les imaginons ; mais elle reste le plus souvent au ras du drame quotidien. Les préjugés des Blancs ne sont pas près de disparaître devant des phrases comme : « une poffe à dix

à essayer de se désamorcer la mort avec / un boiler en forme de pénis / parce que nous n'existons que pour rire de nous-mêmes » (p. 46). Au moins, se révèle ici tout le désarroi d'une enfance passée à chercher le grand frisson dans une « poffe » d'on ne sait quoi.

RETROUVER LE LIEN PERDU

De ces petites tranches de vie, de la recherche intérieure de la poète, ressort l'impression que cette dernière vit son ultime lien avec sa culture. Cependant, malgré la sincérité et l'émotion qui se dégagent du livre, les poèmes de *Frayer* sont la plupart du temps sans grande recherche littéraire. Pour se prétendre poète et se démarquer du troupeau, et surtout pour rendre hommage à sa communauté, il ne suffisait pas de brandir son identité et d'écrire : « Nous autres en un mot : / territoire » (p. 7). Il ne suffisait pas non plus d'évoquer la ruine de la pensée : « à sourire en carte de bingo gagnante » (p. 8). Avec des vers comme : « jour et nuit le pissenlit pousse / dans les craques du béton » (p. 16), le lecteur n'apprend pas grand-chose sur la réserve de Mashteuiatsh et encore moins sur le cœur des humains qui l'habitent. On devine pourtant la richesse qui aurait pu être tirée de leur savoir et de leur expérience de vie.

La deuxième moitié de *Frayer* apparaît tout de même moins convenue, et les clichés s'y font plus rares. « Les ouananiches remontent l'aquarelle / de nos organes en fleur / le temps d'avaler l'évidence / de nos peaux de bêtes mutantes » (p. 69). On a l'impression que l'auteure commence à maîtriser sa propre écriture. Puis il y aura toujours le lac, immuable et plein de ouananiches, pour servir de repère et de consolation.